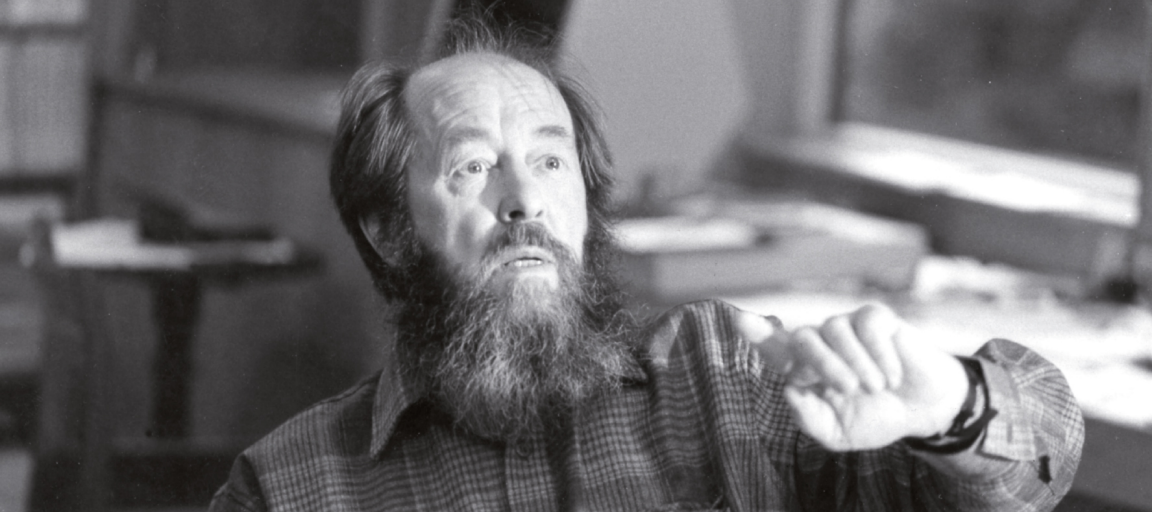




FRANÇOIS-XAVIER DE  GUIBERT

HISTOIRE ESSENTIELLE

Le phénomène Soljénitsyne

Écrivain, stratège, prophète

*Colloque du Collège des Bernardins
19-21 mars 2009*

Le phénomène Soljénitsyne

Le phénomène Soljénitsyne

Écrivain, stratège, prophète

Colloque du Collège des Bernardins, 19-21 mars 2009

François-Xavier de Guibert
10, rue Mercœur, 75011 Paris

Présentation

Après la Russie (2003 et 2008) et les États-Unis (2007), la France se devait désormais d'accueillir un colloque dédié à la mémoire d'Alexandre Soljénitsyne après son décès en août 2008. Ces journées d'études eurent lieu du 19 au 21 mars 2009 au collège des Bernardins, en présence de sa veuve, Natalia Dmitrievna, et de son fils cadet, Stepan. Lors de la soirée d'inauguration, c'est devant une salle comble que des proches et des collaborateurs de l'écrivain lui rendirent un vibrant hommage, et que Bernard Pivot présenta les séquences parmi les plus mémorables de ses quatre interviews télévisées réalisées à Paris (1975 et 1993), dans le Vermont (1983) et à Moscou (1998).

L'écrivain a entretenu une relation privilégiée avec la France. Les brefs séjours qu'il y fit l'enchantèrent. C'est aussi le seul pays où son œuvre a été intégralement traduite, grâce à la détermination d'un éditeur, Claude Durand, et à la collaboration d'une école remarquable de traducteurs qui, pour quelques-uns d'entre eux, ont travaillé sur l'œuvre de Soljénitsyne dès les années soixante. Notons que la nouvelle traduction du *Premier cercle* en langue anglaise, disponible en français depuis 1982, n'a été publiée qu'en 2009, et que seuls les deux premiers volumes de *La Roue rouge* ont été traduits (sept sur huit en français, le huitième paraîtra à l'automne). La table ronde qui a réuni presque tous les traducteurs a montré la passion avec laquelle ils se sont attelés à ce long travail, souvent en collaboration avec l'auteur, pour offrir aux Français la quasi-intégralité de son œuvre... La France s'est également distinguée par la

vivacité des débats provoqués par la publication de *L'archipel du Goulag*. La vérité du témoignage à la fois personnel et collectif précipita le déclin de l'influence communiste dans certains milieux politiques et intellectuels français.

Eléna Tchoukovskaïa, qui fut longtemps la collaboratrice la plus proche de Soljénitsyne, nous a conté les “coulisses” de la vie de l'écrivain et son étrange statut : révélé officiellement puis voué au silence et persécuté, poursuivant dans son pays un travail clandestin et faisant passer ses manuscrits à l'étranger grâce à l'aide des *Invisibles*... Écrivain qu'un pouvoir policier force à devenir stratège, Soljénitsyne le devient jusque dans son œuvre qui intègre son combat et se fait arme – ainsi naît *Le chêne et le veau*, évoqué par Véronique Hallereau, parole personnelle prenant un sens politique parce qu'elle rompt « le mensonge » qu'est et qu'impose le régime. Son prolongement est le fameux appel à ses compatriotes à « Ne pas vivre dans le mensonge » que lança Soljénitsyne au moment de son expulsion d'URSS, en 1974. Une position qu'en d'autres temps plus cléments, Léon Tolstoï avait lui aussi adoptée, a rappelé Lioudmila Saraskina, qui s'est interrogée sur la pertinence de l'appel aujourd'hui.

Pendant ses deux premières années d'exil, Soljénitsyne ne cessa d'intervenir dans les médias pour inciter l'Occident à plus de rigueur morale et de fermeté envers la menace soviétique. Son rejet de toute révolution, y compris de la Révolution française, s'exprima avec force lors de sa visite en Vendée, dont Dominique Souchet fut le principal organisateur avec Philippe de Villiers. Soljénitsyne rendit hommage au soulèvement vendéen face aux armées de la République. Il venait alors d'achever son immense poème historique sur la révolution russe, *La Roue rouge*, deuxième « cathédrale » après *L'archipel*, pour reprendre le mot de Georges Nivat, dans l'œuvre de l'écrivain-lutteur.

C'est cette œuvre qui a été au cœur des discussions du colloque. À la fois mise en scène des événements révolutionnaires et réflexion sur l'histoire, sur son sens, sur la liberté qu'elle laisse aux individus, *La Roue rouge* apparaît dans ces exposés –

notamment celui d'Anne Coldefy-Faucard – comme un chef-d'œuvre d'invention formelle tant dans son architecture que dans son rapport au temps, sans compter la richesse des thèmes et des réminiscences (celles de Gogol, relevées et mises en valeur par André Nemzer). La pensée que Dieu peut intervenir dans l'histoire des hommes et y accomplir un miracle, étudiée par Eléna Balzamo, semble étrangère à notre époque, mais pour Soljénitsyne, l'histoire n'est pas un concours aveugle de circonstances et la responsabilité des hommes est déterminante.

Notre époque retrouve malgré elle cette vérité soljénitsynienne. Ancrée dans une période historique aujourd'hui révolue, l'œuvre de Soljénitsyne la transcende et continue de nous parler du monde d'aujourd'hui. Comment ne pas vivre dans le mensonge et se déprendre des idéologies changeantes, dans leur contenu, mais toujours présentes ? Dans des sociétés entièrement tournées vers la croissance et la consommation, l'impératif de l'autolimitation devient chaque jour plus insistant, affirme Geneviève Delrue,. Les conversations des scientifiques prisonniers dans *Le premier cercle*, étudiées par Richard Tempest, pourraient être celles des savants contemporains s'ils s'interrogeaient sur la finalité de leurs recherches... La vitalité, la foi en Dieu et en l'homme de Soljénitsyne donnent le courage au lecteur d'affronter les épreuves présentes ou à venir. Les lectures qu'ont faites Natalia Likvintseva et Vladimir Radzichevski du *Pavillon des cancéreux* ont ce point commun d'y voir un roman non seulement de la guérison de la chair, mais aussi et surtout de la guérison de l'âme devenant, à travers les souffrances endurées, transparente à la lumière.

Les formes multiples qu'ont prises aussi bien la vie que l'œuvre de Soljénitsyne s'unissent dans un message politique et spirituel, comme cela apparaît dans la synthèse présentée par Bertrand Le Meignan. Cette « union des contraires » qui est la marque du génie (comme l'affirme Nikita Struve dans la préface à ces actes) fait la beauté et la force de ce phénomène unique qu'est le destin d'Alexandre Soljénitsyne.

Préface

Nikita STRUVE

La vie, le destin de Soljénitsyne ne se résument pas : c'est plusieurs vies en une seule, toutes intenses, dramatiques, en conformité avec le ^{xx}e siècle qui restera dans les annales de l'histoire comme l'un des plus terribles. De souche paysanne, il est né aux confins de la Russie, l'année qui a suivi la Révolution. Après une enfance religieuse, il adhère à l'idéologie soviétique au cours de ses études. Officier valeureux pendant la guerre, il est arrêté sur le front pour ses opinions trop libres. Rescapé du goulag où il a passé neuf ans puis guéri d'un cancer mortel, c'est alors seulement que Soljénitsyne peut se consacrer à sa vocation d'écrivain. Au début des années soixante, le monde entier découvre son génie littéraire, dès ses premiers récits : *Une journée d'Ivan Denissovitch* et *La maison de Matriona*. Cette impression est confirmée par la parution aussitôt après de ses deux grands romans : *Le premier cercle* et *Le pavillon des cancéreux*, et cela bien avant la parution de son maître-livre le plus illustre : *L'archipel du Goulag*, dont l'influence sur l'histoire n'a pas d'équivalent, sinon, peut-être, *La case de l'Oncle Tom*. Soljénitsyne est ainsi un phénomène unique, un géant dont on a pas encore pris sans doute l'exacte mesure. Cette grandeur qui s'est imposée dès la publication de ses premières œuvres a été magnifiquement exprimée, il y a trente-cinq ans, au Colloque de Cerisy en 1973 par un écrivain français d'origine judéo-polono-ukrainienne, Piotr

Rawicz, lui-même rescapé du camp nazi de Mauthausen : « Une fois de plus, s'interrogeait-il alors, comment expliquer sa grandeur, son "unicité", son statut exceptionnel, qui sont pourtant évidents. Comment expliquer la fascination exercée par l'œuvre et par l'homme à travers son œuvre ? Je prévois que la formule que je vous proposerai est susceptible de provoquer des sourires sinon des ricanements, mais j'en prendrai le risque... » Cependant, avant de dévoiler la réponse inattendue qu'il proposait, une analyse plus profonde du phénomène Soljénitsyne s'impose, que nous résumerons en trois points :

1/La fusion ou plus exactement l'interaction, la synergie du destin et de l'œuvre chez l'écrivain : le destin génère l'œuvre et en retour l'œuvre induit le destin.

2/Sa triple vocation entrevue par Soljénitsyne dans son enfance : « j'ai rêvé tour à tour de devenir chef d'armée, prêtre et écrivain ». Ce rêve, ces trois vocations il les a toutes réalisées au bout d'un certain nombre d'années et surtout d'épreuves, en devenant à la fois stratège, poète et prophète. Dans cette prémonition, Soljénitsyne rejoignait sans le savoir une pensée, mieux vaut dire une « fusée » de Baudelaire (que naturellement il n'avait jamais lu) dans *Mon cœur mis à nu*. « Il n'existe que trois êtres respectables : le prêtre, le guerrier et le poète, les autres sont faits pour l'écurie, c'est-à-dire pour exercer ce qu'on appelle des professions... l'homme qui chante, l'homme qui sacrifie, l'homme qui se sacrifie ». Ces trois vocations ont été tour à tour contrecarrées et différées, afin sans doute qu'elles puissent décanter, mûrir et se rejoindre. La vocation de l'écrivain, amorcée dès l'âge de 18 ans – l'étudiant Soljénitsyne avait non seulement formé le projet d'une épopée sur la révolution, mais en avait déjà rédigé quelques chapitres – a été différée par la guerre, puis par la déportation. Pendant six ans l'écrivain-né a été privé de l'usage de crayon et de papier, aussi a-t-il été réduit à composer des vers pour pouvoir les retenir de mémoire. La vocation guerrière a été brisée

par l'arrestation sur les lignes du front ; la vocation religieuse a été oubliée quand s'est effondrée la foi reçue dans l'enfance... Mais le stratège a resurgi – en chef d'armée sans armée, avec pour unique arme le verbe, David contre Goliath, un homme seul face au plus impitoyable des totalitarismes, ce qui a fait de lui « un géant de l'histoire » (et au plan littéraire a donné naissance à un chef-d'œuvre d'humour, d'ironie, de vitalité combative : *Le Chêne et le Veau*). Le poète – au sens originel grec du mot : celui qui fait, qui crée – est devenu au fil des ans l'auteur d'une œuvre aussi abondante que dense et variée (elle comprend trente volumes). La troisième vocation de Soljénitsyne, celle de prêtre, s'est accomplie dans le caractère prophétique de son œuvre et de son destin. Soljénitsyne est revenu à la foi à travers la souffrance et l'imminence de la mort, dans la certitude qu'il était guidé et protégé par la Providence. Tout prophète exerce des fonctions diverses ; dans l'acception la plus usuelle il est celui qui prévoit l'avenir. Soljénitsyne était manifestement doué d'un sixième sens, il voyait et par là même prévoyait des faits qui n'étaient pas toujours accessibles au commun des mortels. Visionnaire, Soljénitsyne a délivré au monde un irrésistible message d'espérance. Imprécateur, comme les prophètes de l'Ancien Testament, il l'a été au risque de perdre sa liberté, sinon sa vie. Et comme les plus authentiques prophètes il a été constamment lapidé, honni, calomnié, non seulement par le pouvoir soviétique et ses thuriféraires, mais aussi par certains de ses compagnons de lutte, et cela même après sa mort.

3/Tout génie, ce qui est admis communément, est un génie dans la mesure où il est habité par de puissantes tendances opposées qui en lui se heurtent sans se détruire, réalisant ce que les philosophes appellent l'union des contraires. Chez Soljénitsyne une opposition paraît fondamentale, génératrice de plusieurs autres : volonté et puissance d'un côté, renoncement et sacrifice de l'autre. Ce qui frappe chez cet homme, doué d'une force et d'une volonté peu communes, c'est que le nerf de son œuvre et de son message au